

Commentaires

Numéro 22, février–mars–avril 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20429ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

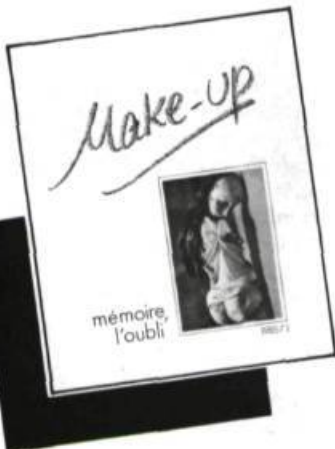
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1986). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (22), 5–11.



MAKE-UP

Mémoire, l'oubli
1985/1, Centre de Recherche
et de Création des Études
avancées d'Études littéraires et
de Philosophie, Université du
Québec

Du champ hautement spécialisé que constitue celui des revues universitaires, *Make-up* nous arrive avec un projet à la fois ambitieux et ambigu: *Un tour d'artifices qui contribue au tableau hystérique de l'académisme — l'amorce d'une fente à la figure du bordel institutionnel*. L'arrogance facile de l'annonce et le produit final ne correspondent (heureusement) pas tout à fait...

Par ailleurs, les clichés de la modernité demeurent. L'insitution, pas si bordélique que ça après tout, laisse sa trace. On connaît assez bien maintenant ce genre d'avant-garde qui, volontairement ou non, recrée avec une étonnante aisance les audaces de la génération précédente. Dans *Make-up*, dont le premier numéro porte incidemment sur le double thème de la mémoire et de l'oubli, les références à Derrida, Blanchot, Bataille nous renvoient à des états antérieurs de la réflexion sur l'écriture et les états limites. La modernité, ça date.

Avatar québécois de revues françaises où le méthodique et les citations procèdent selon le même modèle (*Chemin de ronde, Corps écrit...*), *Make-up* réussit tout de même à «mixer» honnêtement fictions et extraits de thèses. La mise en

page aérée, l'alternance de textes plus narratifs et de considérations plus théoriques (bien que truffées de néologismes post-barthiens) nous donnent à lire un ensemble assez inégal et certainement très hétéroclite. Pourtant quelques réussites, surtout du côté de la création, mais aussi à noter, un article solide sur Beckett.

Je retiendrai, quant à moi, la performance qui clôt le numéro. L'auteur, en effet, nous brosse un tableau très détaillé, en vingt pages, des différentes tendances qui s'affrontent en psychologie moderne sur le sujet du phénomène mémoriel. L'attrait principal de cet article, hormis sa clarté, provient d'une gymnastique toute oulipienne par laquelle l'auteur en arrive à nous glisser ses citations... en ordre alphabétique d'auteurs! Comme quoi, finalement, le ludique et le théorique peuvent parfois cohabiter avec succès... et sans tapage. Rappelons que *Make-up* promettait un numéro pour la fin de l'automne. Malgré tout, à suivre...

Marcel Brie

COMMENT FAIRE L'AMOUR AVEC UN NÈGRE SANS SE FATIGUER

Dany Laferrière
VLB, 1985, 12,95 \$

Pas d'érotisme transcendantal ni même de vices sérieux dans ce livre qui met en scène un double paranoïaque de l'auteur en train de bricoler le roman que nous avons sous les yeux. À travers les provocations gratuites, il faut lire une vision «critique» de Montréal, des Blancs et du Nègre représenté comme un pénis qui pense (assez peu). Il est vrai que tout acte de réflexion est vite désamorçé par cette écriture mate qui rend bien compte d'une certaine esthétique de l'insignifiance. Le récit s'autodétruit tout autant qu'il s'autodéconstruit et désinvestit



les objets et les instants des surplus de sens ou d'émotion qu'on devine parfois.

Lorsque James Joyce écrivit *Dubliners*, son propos était aussi de décrire la médiocrité de ses concitoyens par le biais d'une écriture assez plate. Le résultat fut probant: *Dubliners* est un livre que Joyce s'efforça d'oublier. Le roman de Laferrière est une reprise de cette esthétique et la redécouverte de son échec. La saisie de tout ce qui se dégrade dans Montréal pouvait-elle aboutir ailleurs que dans l'inconsistance si l'auteur refuse de travailler un peu l'écriture au delà de ces phrases en majuscules qu'il affectionne?

Jugeant sans doute que l'agressivité réprimée pousse au suicide ou favorise le cancer, l'auteur méprise tout le monde et lui-même puisque le roman s'épuise dans une fin lamentable: le livre de son personnage est consacré à l'émission de Denise Bombardier. Laferrière s'est probablement rendu compte que son héros ne pouvait justifier toute cette inflation narcissique, un peu comme celui qui, décidant de s'entourer de miroirs pour faire l'amour, réalise soudainement que ça le gêne. Je ne vois pas bien à quel type de conscience s'adresse ce roman dont le trajet narratif rappelle en fin de compte une image du troisième chapitre: celle de la mouche

kamikaze plongeant dans l'eau de vaisselle. Était-ce une mise en abîme?

Christian Desilets

ESTUAIRE

Printemps 1985, n° 35, 4,75 \$
Été 1985, n° 36, 4,75 \$

Vous savez ce qu'il en est des revues: bancs d'essai des textes, lieux uniques d'échanges où se fonde cette perception de l'écriture comme cumul, mesure des inclinaisons du temps et des corps à tel instant de la fracture du monde et d'un territoire. Le contrepoint, pourtant, a rarement été relevé: épreuve des attitudes de lecture. Tenez, moi par exemple. Quand, d'aventure, me parvient dans le lointain que j'habite un numéro d'*Estuaire*, le geste est immédiat, venu sans doute d'une ancienne habitude de fréquentations et de frayages culturels, bref de potins: je consulte d'abord la liste des membres du comité de rédaction. En font maintenant partie, après nombreuses modifications ces dernières années, Anne-Marie Alonzo, Gérald Gaudet et Jean Royer. Gens de pratiques, j'allais dire d'allégeances, différentes, qui ont cependant en commun d'être partout où se dit le texte, dans les journaux, radios, revues diverses, conférences et colloques, maisons d'édition. De même dans les quelques autres revues d'écriture québécoises. L'exercice n'est pas inutile: il dit assez bien et le statisme du milieu et l'emprise que quelques-uns et quelques-unes exercent, par vocation, nécessité ou autrement, sur lui.

Allez savoir ensuite si la parenté des écritures que je note dans les deux plus récents numéros de la revue est le fait d'une lecture tributaire de ces premières constatations, d'un état des choses et des discours ou d'une politique éditoriale implicite. Ou encore de ceci que traversée, parcourue au seuil de



l'essoufflement, une revue avoue d'abord filiations et failles, trouées dans le discours tranchant de l'œil.

Au sommaire du numéro 35, daté du printemps 85 mais paru beaucoup plus tard, onze auteurs qui disent tous la nécessité de *saisir le lieu*, ainsi que l'indique le titre de la courte suite de Jean-Max Tixier. Des poèmes où «la lenteur du corps /rapproche tout dans/l'espace s'ajourant» (Michel Savoy), où l'écrivain est prospecteur, filant les lignes brisées, tout entier défini par cette nécessité de rectitude du «mouvement de l'écrit ce mouvement par lequel tu/respires retient tous/les segments de ton corps/» (Monique Saint-Germain), par cette volonté sans cesse nommée de dénuder les mots, «sa sensualité dévastée» (Michel Savard), «et qu'avec des mots, la voix/ comme un trajet de l'être forme/une ressemblance» (Nicole Brossard). Des suites, toutes, sages, descriptives à cause même du choix de la prose, attentives à faire naître «le pouvoir de chanter quand te traverse l'air» (Jean-Max Tixier), à l'instituer, à forcer les aveux («les pores s'ouvrent/en serrant la gorge/»; (Michel Savoy), à faire sens, à ceinturer le poème de son mur de sens. Jusqu'à croire que le poème a maintenant devoir de libérer, livrer, plus justement, une nouvelle morale.

La démarche paraît encore plus évidente dans le numéro 36, préparé par Claude Beausoleil et titré *La nouvelle poésie acadienne*. Il m'avait semblé que depuis quelques années une dynamique nouvelle d'écriture prenait forme dans l'est du pays, démarche stimulante en ce que le texte y parlait autrement, avec plus de liberté, loin des bruits de la ville, de la lourde circulation des manières obligées et des murs de briques qui oblitèrent le regard et favorisèrent le renforcement des discours, l'économie du réel, une stratégie du dicible. Déception devant un numéro qui appartient à ce réseau ou en forme un second, d'écritures et de préoccupations assez semblables, marquées par le refus des idées et des conduites et la mise en place de durcissements multiples de malaises qui minent la vertu des fugitifs du présent (selon le mot presque identique de Rose Després). Le texte est trop souvent pris au piège du discours de la *bonne foi* innocente, tenu en laisse, forcé à célébrer des conduites, à tracer un bilan des échecs et des culpabilités. À moins bien sûr que le lecteur n'y pèse lui-même trop le poids de ses maux.

Une dernière note. La traversée à pas vifs d'un terrain comporte au moins un avantage: elle révèle, au point de déséquilibre ou de chute, les anfractuosités du sol. Ainsi, ici, comme dans la plupart des revues québécoises, l'élan est coupé net aux pages «commentaires». Comme si du texte à l'écriture de la lecture, il y avait cet abîme dans lequel nécessairement choir. Un comité de rédaction comme celui d'*Estuaire*, formé de commentateurs de métier, aurait tout avantage, et le sien d'abord, à adoucir le point de chute.

François Vasseur



L'ÉTÉ REBECCA René Lapiere Seuil, 1985, 14,95 \$

Rien de trop bouleversant dans cette histoire, somme toute, assez banale. Et pourtant, le livre est captivant; l'écriture, d'une grande efficacité, nous tient en haleine de la même façon qu'un polar nous rive à notre fauteuil.

Pour se rapprocher de sa femme, partie travailler à Boston, un professeur accepte de donner un cours d'été à l'Université de Waltham. Durant ce séjour, Léonard, le prof, se laisse prendre à toutes sortes d'histoires dont, évidemment, une relation érotique avec une étudiante du nom de Rebecca. Point de conclusion à cette série d'aventures; aucune fin ne vient résoudre les bouleversements du récit. Tout se passe comme si le personnage central était emporté par une vague, un tourbillon marin qui le ramènerait ensuite sur le rivage, un peu chamboulé, sans plus. Ce professeur semble pris malgré lui par les événements, il n'y réfléchit pas; d'ailleurs, on ne connaît rien de son univers intérieur, on le regarde aller, à distance. Il en va de même avec tous les autres personnages qui n'ont aucune transparence; ce ne sont que des types très marqués.

L'été Rebecca n'est donc pas un roman de l'introspection

mais de l'action. Les descriptions ne s'étendent jamais sur un seul fait; au contraire, très courtes, elles bondissent d'un geste, d'un objet à l'autre, donnant ainsi forme à un foisonnement d'images qui circulent très rapidement. À ce donné à voir, s'ajoute aussi l'aspect anecdotique du récit. La densité des événements qui surgissent à l'intérieur d'un temps restreint (deux mois à peine) appuyée par une écriture intense et dynamique, donne au roman beaucoup de mouvement et surtout un caractère visible. À rapprocher de l'émotion que procure le cinéma.

Mais *L'été Rebecca*, outre ses procédés narratifs hautement efficaces, soutient notre attention par sa charge de violence, d'érotisme et par la présence de personnages louches. Sans parler de la réflexion sur la difficulté d'enseigner. Va pour la petite touche intellectuelle!

Isabelle Ferland

LA FRESQUE DE MUSSOLINI Filippo Salvatore Guernica, 1985, 7,95 \$

La signature du Concordat entre le Vatican et Mussolini en 1929 faisait dire à certains Italiens que le Duce avait été choisi par la Divine Providence pour défendre les valeurs sacrosaintes de la civilisation occidentale. Filippo Salvatore met en relief cette contradiction Église/État dans le Québec des années 30. Pour accommoder la communauté italienne du nord-est de Montréal, Mgr Bruchési fonde la paroisse Notre-Dame de la Défense. Un prêtre italien, Manfredini, fait appel à un peintre toscan, Fabrizio, pour compléter la voûte de l'église érigée le 21 octobre 1910. Consulté, le chanoine Lionel Groulx suggère à l'artiste de peindre une fresque de Mussolini, sous prétexte que le Duce est un personnage contemporain vénéré de tous! L'auteur

commentaires



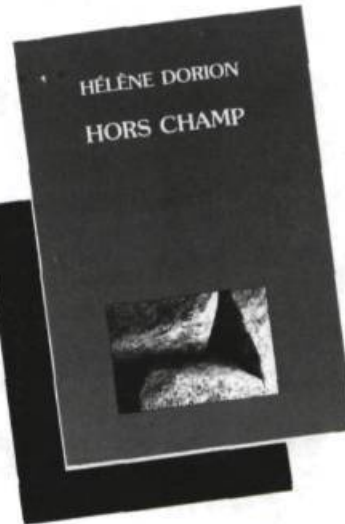
le lecteur: les tractations ayant eu lieu en coulisse occultent parfois les pourquoi et les comment des actions si bien qu'il faut se référer plus d'une fois au générique de la pièce pour connaître le rôle de chacun. Enfin, la pièce n'est pas sans évoquer le silence inquiétant et inadmissible de Pie XII sur les visées expansionnistes et l'administration fasciste de Benito Mussolini.

Denis Carrier



HORS CHAMP
Hélène Dorion
Noroît, 1985, 12,00 \$

Je fais mourir de faim l'amour pour qu'il devore ce qu'il trouve. Cet exergue de Paz introduit au second recueil d'Hélène Dorion. Certes l'amour n'est pas un thème nouveau, mais Dorion s'en sert





comme surface, comme prétexte à l'exploration d'un langage tout à fait personnel. L'amour, le désir et la passion concernent autant le corps que l'écriture.

Une fois encore, il s'agissait d'invertir les corps, d'en

extraire la transparence, ... de relever ses traces, car il savait, le corps, s'affubler de doublures. On a abondamment fouillé le thème du corps dans la dernière décennie, mais l'auteure le fait avec une telle maîtrise qu'elle lui redonne une nouveauté, le réinvente en quelque sorte. «Filatures», la première suite du recueil, est écrite en prose. Elle circonscrit le projet. Dorion voyage au cœur de cette faille propice à l'excès, en même temps qu'elle nomme son projet poétique. Je suis tenté de voir cette suite comme une poétique de l'amour, l'amour pris dans un sens très large. Les textes comportent plusieurs strates: «Il n'y a pas de centre ici.» Dès lors, un dialogue s'établit entre les différents éléments, entre le je et ce qui l'entoure (l'autre, le texte, le désir...). L'effet de distanciation du phrasé n'enlève rien à l'intériorité de la suite, mais permet de poser un regard microscopique sur les détails.

dose admirablement ses ingrédients qui lui permettent non seulement d'animer le récit, mais de soutenir l'action par des motifs dynamiques. Deux clans s'opposent et se combattent pour la suprématie de leurs idées: les fascistes et les anti-fascistes. Le nombre de personnages pourra toutefois dérouter





Aux Éditions La Presse

2 best-sellers dont on parle...

AU NOM DU PÈRE ET DU FILS
Francine Ouellette
Une immense fresque des débuts de la colonie dans les Hautes-Laurentides. Une oeuvre prenante et émouvante déjà vendue à plus de 10 000 exemplaires.
19,95\$/632 pages

LE SORCIER
Francine Ouellette
La suite palpitante de «Au nom du père et du fils» qui a consacré Francine Ouellette au rang des meilleurs auteurs du roman historique québécois.
19,95\$/568 pages



Francine Ouellette

EN VENTE PARTOUT

commentaires

Les trois autres suites, regroupées sous le titre de «Hors champ», font écho à la première. Les poèmes cherchent des possibles plus que des réponses, et aboutissent souvent à des questions. Ces suites sont intimistes, le je y domine sans toutefois s'y limiter. «En ce temps-là je n'avais de regard/ qu'absent de moi-même...» constitue le point de départ. Dorion y décentre constamment le point de vue, modifie l'angle, creuse une perception insoupçonnée, cherche ce qui remue sous la chair.

Ces poèmes sont comme une prise sur l'éphémère, ils captent l'instant qui se dérobe, l'insaisissable de l'autre. Le phrasé, concis, va à l'essentiel du poème tout en demeurant ouvert à plusieurs lectures.

Hors Champ est un livre à lire et à relire. À mon sens, c'est l'un des bons recueils parus cette année.

Paul Bélanger

LA CONVENTION

Suzanne Lamy
VLB/Le Castor astral, 1985,
8,95 \$

Le cancrelat de l'un, le cafard coincé de l'autre me viennent en mémoire, me disant que nous sommes la banalité même, que nous non plus sans doute, nous ne parviendrons pas à repousser le crabe. Un cancer à la gorge sert de prétexte à ce récit et met à découvert des zones obscures qu'un homme et une femme n'avaient pas explorées dans leur vie de couple. Ce mal les renvoie l'un vers l'autre dans une sorte d'asphyxie, dans les éclats de la mort et de l'amour. Soria accompagne François dans l'épreuve et tient un journal pour déplacer la peur, essayant de prendre une distance à l'aide des mots; par l'écriture, elle tente de combler le blanc, de museler l'angoisse, de garder traces de ces moments névralgiques, mais transformateurs.



La douleur aiguë, l'injustice faite, le déchirement sont ici exprimés de façon remarquable même si *aux plus durs, aux plus purs moments de l'angoisse, il n'est pas de parole qui tienne.* Un couple se défait, un autre plus fragile se crée quand Soria succombe à l'envie de se laisser aller à goûter une durée qui ne menace pas. À travers des gestes d'amour, elle frôle la mort comme pour mieux s'en approcher.

Susy Turcotte

J'ESPÈRE AU MOINS QU'Y VA FAIRE BEAU!

Marcelyne Claudais
Éditions de Mortagne, 1985,
15,95 \$

Le deuxième roman de Marcelyne Claudais inaugure la nouvelle collection «Métamorphose» dont elle est également la directrice littéraire.

Dès le départ, deux forces antagonistes s'affrontent. Anita, l'irréprochable mère de famille «qui n'a jamais fait garder ses enfants», a élevé ses rejetons dans le carcan de la petite bourgeoisie québécoise, qui est un mélange de catholicisme hypocrite et d'étroitesse d'esprit teinté de fierté «boursoflée». Camille, l'aînée des enfants, part en croisade, au moment de la mort du père,

contre la mauvaise conscience qu'Anita leur a tous inculquée. Hélas, Anita perdra vite du terrain, car elle souffre du syndrome d'Alzheimer et aura de plus en plus de difficultés à communiquer avec ses enfants.

Le chemin de la liberté est pavé d'embûches et d'épreuves. Tant et tellement que ça nous mène presque à l'indigestion. Et ces moments difficiles, racontés sur un ton alternativement ironique, humoristique ou dramatique, servent de prétexte pour dénoncer certains faits aberrants comme la violence sexuelle faite aux enfants, les foyers clandestins pour personnes âgées, la bureaucratie des hôpitaux, l'engorgement des urgences, les sectes mystiques, la famine en Afrique, la pollution et j'en passe.

La narratrice, Camille la plupart du temps, ne fait pas que se libérer de sa culpabilité, elle *prêche* à qui veut l'entendre et fait de violentes sorties contre les stéréotypes, les préjugés et les modes passagères. Cela a parfois un arrière-goût de sermon du dimanche.



Malgré tout, ce qui fait mieux passer cette salade critico-sociologique, c'est l'humour et l'ironie. Les situations rocambolesques ou burlesques nous font sourire, les dialogues sont bien faits et les commentai-

res ironiques de Camille sont parfois savoureux.

Oui, il fera beau! Après de multiples combats de toutes sortes, les enfants du clan St-Onge finiront presque tous par se libérer de leur «maternité» étouffante et par se «métamorphoser» en êtres libres, épanouis et heureux.

Lyse Charuest

LES PETITS CRIS

J. Gagnon
Québec/Amérique, 1985,
12,95 \$

En plus de confirmer le regain d'intérêt pour ce genre périlleux mais combien exaltant qu'est la nouvelle, le prix Adrienne-Choquette a toujours couronné des œuvres qui méritaient pareille distinction. Le livre primé de cette année, *Les petits cris* de J. Gagnon, ne se montre cependant pas tout à fait à la hauteur des lauréats précédents.

J. Gagnon n'est pourtant pas un écrivain dépourvu. Il possède de bonnes idées, une inspiration vive et curieuse que véhicule un langage bigarré: des images subtiles, étonnantes, d'autres faciles, plus crues. Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'excès est de rigueur. Car la plume de Gagnon va droit au but: elle n'hésite pas à fouiller les coins sombres du tabou pour mieux descendre dans les bas-fonds du sentiment...

Les treize nouvelles sont plus ou moins longues, ou carrément très (très) courtes. Les premières, dans des narrations souples et parfois fragmentées, développent des histoires qui s'emballent; les secondes, de facture restreinte, n'ont pas toujours l'efficacité qu'exige leur extrême brièveté. Bien que le style n'ennuie pas, l'intérêt s'affiche chancelant. L'humour, qui relie tous les textes (dixit le résumé du livre) vole souvent en rase-mottes. Difficile aussi de relire, tel que sug-



vivante. (...) C'est une histoire qui se rêve à voix haute bien que parfois un murmure, une rumeur. Une histoire sous forme de tracé refait sans fin parce que nous ne connaissons pas de paix, déchirés par cette vie qui est la nôtre mais d'abord la sienne et qui se vit au singulier, menacée de partout par l'horrible et l'abandon et les nausées, les répétitions, la fragilité de soi et de l'amour, le mensonge venu de partout et aussi de soi, ce noir qui nous habite et nous assiège, l'épuisement, les mirages de voies ouvertes, chemins sans faille, la vie altérée, la mort comme une hypothèse.

Le prix du vivant, c'est celui de l'acharnement à saisir ce qui se joue en soi et hors de soi, cette nécessité de contracter le monde dans la mémoire et l'imagination, de se frayer des passages, *trajectoire(s) des rescapés*, dans les espaces où se constitue et fuit le présent, de mettre en œuvre *une structure mouvante qui se pense*, résiste, se révolte, s'observe car la trahison est aussi en nous, faite de peur et d'appropriement, de séduction du pouvoir et d'impuissance à lire les informations contradictoires. *Habiter n'est pas vivre et être attentive ne suffit pas toujours.*

«Je me suis présente-ment», écrit Rosie Harvey, mais «je ne peux pas juger de ma vue». Elle écrit au *je* et au *elle* trois courts textes au présent qui épient les secousses du corps et de la pensée, qui animent le quotidien de leur feu, de leur brûlure à la chair de vivre, récits sans cesse décentrés et recentrés, c'est-à-dire retournés vers soi comme vers le pôle éveillé, palpitant des commencements innombrables: l'enfance, l'amour, l'investissement. Les récits discourent, inquiets de se prendre à tous les pièges, marquant de l'infinif l'enjeu et les règles, la véhémence tranquille de ce corps à corps entre désir et possible. Les trois textes créent un parcours au cours duquel la détresse initiale se transforme en lutte et, dans la dernière



tes, menacées du silence de la meute humaine qui marche tête basse. Les cadrages changent constamment, introduits tout autant par exigence de survie que par stratégie sémiologique: forcer le monde, l'autre, soi à s'avouer.

Tout menace d'éclater, ça craque et ça vibre de partout. L'époque se prête au présent. L'écriture de Rosie Harvey produit l'affolement sans lequel devenir n'existe plus. Elle dit avec cette exactitude parfois propre à la panique le prix du vivant.

François Vasseur

géré, les nouvelles qui semblent moins amusantes. Très peu invitent à une deuxième lecture. Sauf «La chambre creuse» au fond de laquelle on voudrait s'enfermer, s'enfoncer tellement elle touche, fascine, captive par son rythme rigoureux, traduisant bien la complexion de l'étrange personnage qui l'habite. Quant au dernier et plus long texte du recueil, «Le meurtre de Clarisse V.», il jongle habilement avec l'ambiguïté (mais quel bon petit roman policier ç'aurait pu être!). À la limite, l'ensemble ressemblerait à une sinusoïde avec ses vides et ses pleins — et ses redondances.

«Je ne suis pas écrivain. Par-ci, par-là, des envolées de style qui s'échappent, tels des oiseaux des Galápagos (...), avoue l'un des narrateurs (p. 118). Eh bien, c'est précisément dans ses envols que J. Gagnon donne le meilleur de lui-même.

Michel Dufour

LE PRIX DU VIVANT

Rosie Harvey

Écrits des Forges, 1985, 5,00 \$

C'est une histoire de peine à mener où le fil des événements me glisse des mains, trop léger, trop mince. C'est une histoire de lutte et de guerre civile, tour à tour armée et démunie, avançant et reculant, morte et

séquence dont nous sont livrées trois versions, en révolte, en stratégie de combat et en lieu de confrontation avec l'autre. Les phrases sont brèves, tranchan-

AUTEURS...

saviez-vous que le

PRIX LITTÉRAIRE «GUY-HOFFMANN» 1986

est ouvert à tous les romanciers québécois
Date limite d'envoi des manuscrits:

31 mai 1986

Renseignements:

Concours de la Collection littéraire
MÉTAMORPHOSE
171, boul. de Mortagne
Boucherville (Qué.) J4B 6G4

Éditions de Mortagne

en collaboration avec le
Salon du Livre de Montréal

COMMUNIQUÉ

Les Éditions de Mortagne sont désormais distribuées en librairie par Québec Livres.



LA FILLE À MARIER

Daniel Gagnon
Leméac, 1985, 8,95 \$

La fille à marier est un court récit, sous forme épistolaire, dans lequel Jeanne Després, douze ans, écrit à son amie anglophone, Phyllis Dalton, livrant ainsi sa vision singulière d'un monde qui, plus on avance dans la lecture, se dilue mystérieusement et perd ses assises «réelles». Autrement dit, l'histoire/fiction s'éparpille et se contredit au fur et à mesure que la narration s'élabore. Car ce récit s'appuie avant tout sur une écriture qui engendre et se nourrit de ses propres automatismes: (...) *oh non, Phyllis! ne me lis plus, il n'y a personne ici (...), there is only this hand running desperately on the paper, (...) tout a disparu, (...) donc je suis un fantôme automatique (...) et je (qui est-ce?) continue d'écrire (...)* (p. 84).

En fait, malgré qu'elle se montre audacieuse et originale, l'entreprise de Daniel Gagnon ne parvient pas totalement à surmonter les obstacles qu'elle suscite. En littérature, le personnage d'enfant est toujours difficile à exploiter avec justesse, d'autant plus s'il écrit. La vraisemblance risque d'y perdre considérablement. Difficile donc d'adhérer à la petite Jeanne qui, en plus d'avoir un orthographe parfait, possède un vocabulaire plus qu'élaboré pour son âge et une imagerie

poétique remarquable. Et qu'elle soit surdouée, extralucide ou complètement folle ne change rien au résultat. On ne croit pas davantage à son «mensonge littéraire» dont le propos et le ton souffrent parfois d'un lyrisme quelque peu larmoyant. Soulignons cependant qu'une attention toute particulière a été portée à la forme, les jolies illustrations de l'auteur jalonnant agréablement l'ensemble.

Michel Dufour

BÂTISSEZ MON TEMPLE...

Gilles Lamer
Leméac, 1985, 19,95 \$

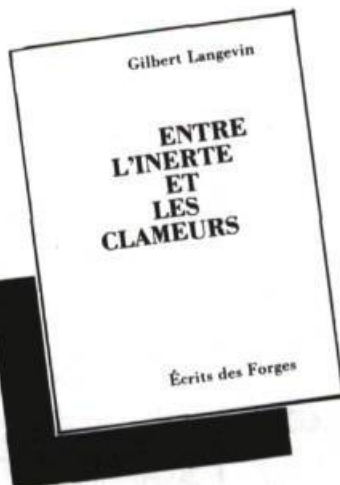
Il a dix-neuf ans, il est étudiant, il se nomme Max Miller. Mais tout cela n'a véritablement aucune importance puisqu'il deviendra le Roi Blanc d'un quartier Noir. Un Roi qui ne règne sur rien. Un Roi qui va se contenter de nommer les autres. Un Roi qui ne sait pas pourquoi il l'est et qui cherche sans cesse le sens des gestes qu'il pose. Un long, très long roman. Max Miller est un spectateur, il essaie de saisir ce qui se passe en lui, de faire le lien entre ce qu'il est et ce qu'il pense être. Il invente des personnages qui deviennent plus vivants que lui. Il rencontre Yogi, un vieux lutteur qui a un fils dont *la queue donne la connaissance*. La connaissance de quoi? On ne le saura pas.

Voilà un roman qui ne cesse de rebondir. On passe de la réalité à l'imaginaire, de la sexualité réelle aux fantasmes, de la philosophie à la folie aussi facilement qu'on fait rebondir une balle dans sa main. «Tu sais, ti-gars, dit Yogi, j'te r'gardais écrire t'à l'heure. Mais t'étais pas là. J't'aurais enculé qu'tu t'en s'rais même pas aperçu. Calvaire, j'aurais donc dû l'faire!» Le lecteur se demande lui aussi s'il vaut la peine d'être toujours là pour participer aux rêves nègres du Roi Blanc. Peut-être que je me trompe, Gilles Lamer nous



raconte probablement l'histoire triste du nègre-blanc sans royaume. Allez savoir?

Marc Chabot



ENTRE L'INERTIE ET LES CLAMEURS

Gilbert Langevin
Écrits des Forges, 1985, 8,00 \$

Deux traits marquent ce recueil: brièveté et simplicité. La brièveté des textes n'a d'égale que celle du recueil, et l'on se retrouve si soudainement en fin de parcours que la soif demeure prégnante.

Quant à la simplicité, bien qu'elle trouve sa justification et toute sa force dans la poésie de Langevin, elle confine parfois à la quasi-sécheresse.

Ces réserves faites, le reste du texte s'impose de lui-même. Et d'autre part, je vois mal qu'un auteur se chagrine du fait que ses lecteurs lui en demandent plus!

Entre l'inertie et les clameurs s'insinue, toujours sournois ou balisé comme les rives du quotidien, le drame d'exister. Mais son cours fluctue, il se gonfle de crues soudaines, se cabre et subitement se raréfie: cette raréfaction, couplée soit avec l'absence ou la désespérance, semble être la condition originelle du monde, lequel est appréhendé et vu par le poète qui s'astreint à une exigente et souffrante lucidité. La majorité des textes débute à telle enseigne, puis s'inscrivent le mouvement, les clameurs, la *hurlance*, après quoi, ne reste souvent que le silence, ce rêve creux, vidé, et qui tue: «(...) nous dans la fange après avoir tant rêvé»; «paysage de fête morte».

Mais cette exigeantelucidité porte en elle-même un gage: *entre l'inertie et les clameurs* écrire le mot AMOUR.

Alain Lessard

NOUVEAUTÉS

Le Marcheur et l'Eau vive
Philippe Cantraine
Préambule, 8,95 \$

Légendes de l'Amérique française
Jean-Claude Dupont
Secrétariat permanent des
peuples francophones, 5,50 \$

L'aube de Suse
Jean Forest
Quinze, 14,95 \$

Maude et les fantômes
Marcel Godin
L'Hexagone, 11,95 \$

Un homme foudroyé
Dominique Blondeau
Québec/Amérique, 18,95 \$

La ligne bleue
Suzanne Paradis
Leméac, 16,95 \$

Le sorcier
Francine Ouellette
La Presse, 19,95 \$

Des cons qui s'adorent
Claude Jasmin
Leméac, 10,95 \$